



L'Islam comme expression juridico-urbaine de la contradiction villes-campagnes

La ville, cœur véritable de la dynamique de l'Islam

Abū Yūsuf Ya'qūb ibn Isḥāq al-Kindī (801 – 873) est un Arabe philosophe, mathématicien, médecin, musicien ; il est l'auteur de pratiquement 300 ouvrages pour ceux parvenus jusqu'à nous, dont 32 au sujet de la géométrie, 22 de la philosophie, 22 de la médecine, 16 de l'astronomie, 12 de la physique, 11 de l'arithmétique, 9 de la logique, 7 de la musique, 5 de la psychologie.

Il est né à Koufa, dont son père est gouverneur : la ville n'était pas moins que la capitale du califat abbasside dominant l'Islam de 750 à 1258. Cette ville était elle-même fondée initialement comme lieu de garnison militaire, notamment par son ancêtre direct Al-Ash'ath ibn Qays, qui combattit aux côtés de Mahomet et décéda en 661.

La question se pose ainsi de la manière suivante : comment en deux cent ans, est-on arrivé, en partant d'une poignée de clans batailleurs et guerriers rassemblés en tribus batailleuses, à un intellectuel multi-domaines capable de lire et d'interpréter Aristote, au point d'en faire la clef de sa vision du monde ?

La réponse est la ville. Au sens strict, *l'Islam a la ville en perspective, c'est son point de repère, sa fixation idéologique et également sa dynamique. L'Islam est le produit direct de la contradiction entre les villes et les campagnes et son expansion généralise les villes.*

Telle est la clef de l'Islam comme phénomène historique. Ce n'est pas du tout un produit de bédouins ou de nomades ; au contraire, c'est le fruit d'une fixation sociale bien déterminée en un lieu défini en tant que tel comme ville. L'histoire de l'émergence de l'Islam passe d'ailleurs par deux villes : la Mecque et Médine, en particulier la Mecque bien entendu, centre névralgique de la péninsule arabique comme seul lieu apaisé où le commerce pouvait s'assumer librement.

Et l'Islam se développe par les villes, les villes se développent par l'Islam. Cet aspect est indubitable et absolument caractéristique de l'Islam. En plus de Koufa, Bassorah et Bagdad, on a Alexandrie, le Caire, Damas, Cordoue, Palerme, Mossoul, Hamadan, Ray, Téhéran, Ispahan, Shiraz, Nishapur, Samarcande, Boukhara...

Ces villes nouvelles ou entièrement réaménagées hébergent autour de cent mille personnes, avec parfois des centres immenses : 300 000 personnes vivent à Cordoue, 400 000 au Caire, un million à

Bagdad - certainement la ville la plus grande du monde à l'époque.

Il est par ailleurs bien connu que l'islam a accordé une vaste place à l'architecture, depuis *Basra al-Hamra* au Maroc actuel jusqu'au *Taj Mahal* dans l'Inde actuelle.

Ce n'est pas simplement un repli artistique en cette direction en raison de l'interdiction dans l'islam de représenter un être vivant. C'est l'expression d'une focalisation sur la ville, sur le caractère urbain ; l'islam souligne de manière incessante qu'on ne saurait être musulman tout seul, il faut être en communauté, en communauté rassemblée, donc en communauté urbaine.

Pourquoi cette importance accordée à la ville ? Il existe deux raisons historiques à cela. La première, c'est que Mahomet systématise des réformes déjà lancées à la Mecque, le grand centre du commerce de la péninsule arabique. L'islam s'affirme donc comme rassemblement communautaire pacifié par opposition à la logique tribale et clanique dominant jusque-là chez les Arabes et s'opposant au commerce.

L'islam n'est pas la religion des bédouins et de nomades, elle est au contraire leur intégration forcée dans un cadre arabe centralisé dans les villes.

La ville est, à ce titre, une expression artificielle ; pour l'islam, la ville est un centre forgé par la force pour faire triompher le droit – un droit constitué comme expression des besoins des commerçants et des marchands en ayant assez des incertitudes dues aux querelles incessantes et sanglantes des clans et des tribus.

Cela produit une contradiction, avec d'un côté une systématisation par la culture islamique des bonnes manières, des mœurs policées, des attitudes correctes, et de l'autre une démarche militariste considérée comme le seul moyen d'imposer par en haut le droit.

Pour cette raison, la base organisationnelle de l'islam, c'est la garnison militaire organisée, c'est-à-dire la ville en formation par en haut, ce qu'on appelle initialement « misr », ville-camp (au pluriel « amsar »). La langue des musulmans des Indes est ainsi l'ourdou – apparue comme *Lashkari Zaban* – langue des armées, langue du campement militaire, le mot ourdou venant du turc *ordu* signifiant armée.

La ville de Koufa est née de cette manière, comme prolongement du campement militaire, et c'est vrai pour Bassorah ; Bagdad est pareillement née comme Madīnat as-Salām (la ville de la paix), sur le tas, à partir d'un plan préétabli d'une ville ronde avec une mosquée au centre.

Cela va avoir deux principales conséquences historiques. La première, c'est que pour l'islam, toute division géographique est administrative-militaire, sans reconnaissance culturelle ni nationale. Cela va totalement paralyser les masses face à la colonisation et leur donner un comportement erratique dans la décolonisation, dont l'exemple le plus parlant est le FLN algérien oscillant entre un mysticisme islamique et une affirmation nationale romantique.

Cela jouera également un grand rôle dans les conflits dans le cadre de la fin des empires au 20^e siècle, car pour les musulmans un territoire ne dépend pas en dernier ressort de sa population, mais de son statut administratif, et uniquement de son statut administratif.

Ainsi, le Nagorny Karabagh peut bien avoir une population à l'écrasante majorité arménienne, étant administrativement un territoire supervisé dans un cadre islamique depuis des siècles, il n'est plus arménien au sens strict. Les situations furent nombreuses à être du même type, comme l'État princier d'Hyderabad en Inde.

La seconde conséquence historique va avoir une immense portée. Comme la garnison militaire a été le mode opératoire de l'expansion islamique, il y avait de fait une centralisation systématisée, avec une logique de ponction pour les frais du pouvoir.

C'est cela l'élément manquant à l'explication de pourquoi la propriété n'a pas pu apparaître dans les territoires relevant de la civilisation islamique. Friedrich Engels, dans une lettre à Karl Marx (du 6 juin 1853), constatait fort justement :

« L'absence de propriété foncière est en effet la clé de toute l'Orient. C'est la base de l'histoire politique et religieuse.

Mais quelle est l'origine du fait que les Orientaux ne parviennent pas à la propriété foncière, même pas de type féodal ?

Je crois que cela dépend essentiellement du climat, lié aux conditions de sol, en particulier aux grandes zones désertiques qui s'étendent du Sahara, à travers l'Arabie, la Perse et la Tatarie jusqu'aux plus hauts plateaux de l'Asie.

L'irrigation artificielle est ici la condition première de l'agriculture : or, elle est l'affaire soit des communes, des provinces, ou du gouvernement central. Le gouvernement, en Orient, n'a jamais eu que trois départements : finances (mise au pillage du pays), guerre (pillage du pays et des pays voisins) et travaux publics. »

Pour prendre un exemple fameux, le barrage de Marib fut construit vers 700 avant notre ère au Yémen afin de permettre l'irrigation de terres agricoles. Il connut de multiples réparations, mais une crue, mentionnée dans le Coran par ailleurs (sourate Saba versets 15 et 16), le détruisit vers 570, amenant l'effondrement du royaume et la fuite de 50 000 personnes.

C'est une question essentielle renforçant le besoin d'opérations d'envergure par un gouvernement central - toutefois il faut ajouter que cette centralisation était elle-même induite par l'expression initiale du pouvoir comme garnison militaire organisée, exprimant une communauté hiérarchisée, se posant comme *ville*.

Mahomet, continuateur des réformes à la Mecque

L'omniprésence urbaine dans l'Islam est très lourde de sens et se retrouve bien entendu dans tout le parcours de Mahomet, qui se confond avec les réformes dans un sens urbain de la Mecque, sur plusieurs générations.

Mahomet était lui-même un caravanier du clan des Hachémites relevant de la tribu des Qorays, tribu qui contrôlait la Mecque, alors un grand carrefour commercial. Et on peut voir, ce qui est clairement déterminant, qu'avant même que Mahomet ne mette en place l'Islam et son pèlerinage à la Mecque, cette ville était *déjà* le lieu d'un rassemblement annuel pour aller vénérer la Kaaba, le petit bâtiment

hébergeant une pierre noire, avec déjà les cercles à parcourir autour.

Mahomet n'a fait que, historiquement, accompagner le saut qu'a connu la Mecque, qui était déjà le centre servant de repère aux habitants de la Jazirat-ul Arab, la péninsule arabe. La venue annuelle, s'étalant sur quatre mois, était prétexte au commerce puisque la dimension mystico-religieuse conférait à la ville un aspect politique totalement stable.

Mahomet a systématisé cela avec l'Islam.

Et également, encore une fois avant même que Mahomet n'affirme l'Islam, il joue un rôle essentiel dans le traité appelé *Hilful-Fodzul* (le « pacte des vertueux »). Issu d'un conflit entre marchands, il établit des principes de respect des actes commerciaux, le serment des marchands se faisant... devant la Kaaba.

Une fois l'Islam affirmé, Mahomet confirmera ce pacte et maintiendra comme on le sait l'importance de la Kaaba. Mahomet est un accompagnateur œuvrant à systématiser et à encadrer les rapports en ville – d'où l'insistance sur le caractère avant tout juridique de l'Islam.

L'Islam émerge en fait avec Mahomet à la suite de perpétuelles tentatives de pacifier les très violents rapports entre les clans, les tribus, les commerçants.

La vendetta primait, y compris sur des générations ; le culte patriarcal de l'honneur systématisant les bains de sang.

Il existait toute une série de pratiques commerciales plus que douteuses où le hasard prenait une grande place lors des achats, avec une pièce devant toucher la marchandise ou bien une marchandise vendue sans que l'acheteur ne sache ce qu'elle vaut, la vente d'un chameau non encore né ou d'une production de fruits n'ayant lieu que trois ans après, à quoi s'ajoutent divers escroqueries comme masquer les prix, etc.

Il y avait une contradiction explosive entre le développement du commerce dans la péninsule arabe et les rapports arriérés. L'Islam est l'expression du dépassement productif de cette contradiction ; la solution ne pouvait que provenir de la Mecque, lieu par excellence du commerce et des rapports interpersonnels, inter-tribaux.

Un ancêtre direct de Mahomet, Qusay ibn Kilab (400-48), son arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père, avait déjà mis en place à la Mecque un Dar al-Nadwa (lieu de rassemblement) pour essayer d'avoir des discussions dès l'engagement des disputes.

Le grand-père de Mahomet, Abd al-Muttalib, qui procéda d'ailleurs à son éducation en raison de la mort de ses parents, essaya d'établir une série de règles : le respect des promesses, pas d'entrée dans les lieux privés en grimpant un mur ou en passant par une porte de derrière, ne pas se marier à la famille proche, ne pas pratiquer l'adultère, exiler les prostituées, cesser d'enterrer vivant les jeunes filles pour ne pas qu'elles soient capturées, ne pas boire d'alcool, couper la main des voleurs, payer au moyen de cent chameaux une amende en cas de meurtre involontaire, approvisionner le pèlerinage à la Kaaba en eau, faire sept fois le tour de la Kaaba lors du pèlerinage, être habillé en faisant le tour (auparavant il fallait payer des habits particuliers à la tribu des Qorays et ce n'était pas fait), respecter les mois saints, pratiquer le tirage au sort (pour essayer de résoudre

pacifiquement les conflits).

Il est évident que Mahomet n'a fait que reprendre les principes de ses ancêtres, en leur faisant passer un cap. Voilà pourquoi le Coran est parsemé de menaces de l'enfer, d'appel à se comporter de manière correcte, etc. C'était conforme avec l'exigence du développement du commerce allant avec l'établissement de rapports apaisés entre les participants.

Et c'est la raison pour laquelle la Mecque est au cœur de l'Islam en tant que systématisation du droit dans la péninsule arabe, c'est la « Mère des cités » comme il est dit dans la sourate *La consultation* :

« Et c'est ainsi que Nous t'avons révélé un Coran arabe, afin que tu avertisses la Mère des cités (la Mecque) et ses alentours et que tu avertisses du Jour du rassemblement, - sur lequel il n'y a pas de doute - Un groupe au Paradis et un groupe dans la fournaise ardente.

Et si Allah avait voulu, Il en aurait fait une seule communauté. Mais Il fait entrer qui Il veut dans Sa miséricorde. Et les injustes n'auront ni maître ni secourer.

Ont-ils pris des maîtres en dehors de Lui ? C'est Allah qui est le seul Maître et c'est Lui qui redonne la vie aux morts; et c'est Lui qui est Omnipotent. »

Et à la Mecque, quand on prie, on se tourne vers la Kaaba, symbole du pacte historiquement uniquement commercial, le *Hilful-Fodzul* réalisé juste avant l'Islam, mais généralisé au droit dans son ensemble, comme accord juridique systématisé en civilisation.

Le verset 97 de la sourate *La table* sacralise ce symbole :

« Allah a institué la Ka'aba, la Maison sacrée, comme un lieu de rassemblement pour les gens. (Il a institué) le mois sacré, l'offrande (d'animaux,) et les guirlandes, afin que vous sachiez que vraiment Allah sait tout ce qui est dans les cieux et sur la terre; et que vraiment Allah est Omniscient. »

Les Arabes en unification face aux empires perse et byzantin

Il n'était naturellement nullement évident de rassembler les Arabes divisés en clans et en tribus au moyen de la Mecque comme ville pacifiée et policée par le droit. Pour que l'Islam triomphe, il fallait qu'une autre contradiction se pose, celle entre ces clans et tribus en général et d'autres forces.

L'Islam naît de deux contradictions, au sens strict :

- la contradiction entre les commerçants et marchands et le cadre arriéré de la société sur le plan du droit, ce qui formait un obstacle au commerce ;
- la contradiction entre les Arabes divisés et les empires byzantin et perse qui, de par leur centralisation, défaisaient les Arabes comme ils l'entendaient.

Dans la genèse de l'Islam, jusqu'à la mort de Mahomet en 632, la première contradiction est l'aspect principal. Après cela, avec les conquêtes arabes, c'est le second aspect qui l'emporte, faisant triompher une caste militaire qui balaya l'hégémonie des commerçants et des marchands.

Historiquement, avant l'affirmation de l'Islam, la situation était la suivante. Depuis l'époque d'Alexandre le Grand, autour du 3e siècle avant notre ère, les tribus arabes, équipées du chameau et surtout du dromadaire, développent sur cette base des activités commerciales en réseau permettant de connecter l'Océan Indien, l'Ethiopie et la Corne de l'Afrique, à la Méditerranée. Le désert d'Arabie n'est alors plus l'obstacle qu'il fut durant des millénaires et des sociétés se développent dans des oasis, partout où cela est possible.

Fort de leur maîtrise du désert, les tribus arabes remontent vers la Syrie et la Mésopotamie et leur installation, de la Jordanie actuelle jusqu'au nord de l'Irak, autour de ce qui est aujourd'hui la région de Diyarbékir et Mossoul, permet de connecter plus rapidement la Perse, elle-même traversée de nomades utilisant le chameau, au Levant et à l'Asie Mineure. Dans ces régions, les Grecs les désignent comme « Arabes scènites » soit les « Arabes de la tente » de manière très significative pour décrire leur mode d'organisation en camp mi-foire commerciale, mi-camp militaire.

La fameuse ville de Palmyre, notamment, qui fera émerger un Etat arabo-romain dissident autour de la reine Zénobie (267-273), annonçait déjà les synthèses à venir, dont l'islam sera l'aboutissement. En particulier, le rôle des Araméens sera décisif comme empreinte culturelle sur les tribus arabes. La proximité linguistique des langues araméennes et de l'arabe permettant d'infuser en direction des tribus arabes la gigantesque accumulation culturelle des araméens du Levant et d'Orient, dont le Coran est un reflet.

A la veille de l'essor de l'islam, il existe alors trois forces gouvernementales, exerçant un pouvoir naturellement assez tronqué, difforme, faible, etc. Toutes sont justement localisées dans les zones de contacts avec la culture araméenne, hégémonique notamment en Perse.

On a déjà la tribu des Lakhmides, dont le campement militaire a abouti à la formation de la ville d'Al-Hira, carrefour commercial à l'origine des revenus gouvernementaux en plus des tributs et des quelques expéditions menées. Le gouvernement est sous domination perse et les dirigeants sont d'ailleurs zoroastriens.

Les Lakhmides forment un satellite arabe de l'empire perse, qui est dominé par la dynastie des Sassanides. L'empire, immense, occupe les actuels Iran, Irak, Arménie, Caucase du sud, Asie centrale du sud-ouest, Afghanistan occidental, région du golfe persique, ainsi que des morceaux des actuels Turquie, Syrie, Pakistan. Celui-ci entend restaurer l'Empire antique des Achéménides, en débordant l'hellénisme par une affirmation culturelle iranienne fondée sur une réforme religieuse du zoroastrisme et sur la base d'une appropriation persane de la culture araméenne.

C'est d'ailleurs à ce moment que sont formés les alphabets des satellites chrétiens de cet Empire, l'alphabet arménien et géorgien, en s'appuyant sur l'alphabet araméen et en tentant d'orienter le christianisme de ces satellites vers celui des populations araméennes considérées comme persanes, à défaut de pouvoir imposer de force le zoroastrisme. Cet élan culturel iranien est une chose déterminante, qui imprimera aussi fortement l'islam, une fois écrasé l'Empire sassanide.

On a ensuite la tribu des Ghassanides, qui avait comme capitale Jabiyah et était tournée vers le christianisme avec d'ailleurs une soumission à l'empire byzantin, concurrent de la Perse. On a pareillement le commerce au cœur des activités.

Les Ghassanides forment un satellite arabe de l'empire Byzantin, qui occupe grosso modo les actuels Turquie, Grèce, Balkans, avec une partie de l'Italie, etc. Ce sont les restes de Rome pour l'Orient, avec bien entendu la fameuse Constantinople comme capitale.

On a enfin le royaume de Kindah, qui a Dumat Al-Djandal comme capitale et qui a longtemps dépendu de l'empire himyarite plus au sud. Ce petit empire est important, car il s'effondre juste avant l'émergence de l'Islam et présentait un contre-exemple pour celui-ci.

L'empire himyarite consista effectivement, dans le sud de la péninsule arabique en une tentative de fusionner des petits royaumes arabes, avec une tentative de dépasser le polythéisme en assumant le judaïsme comme religion générale. Le christianisme se développa néanmoins et les concurrences entre clans, tribus, royaumes locaux amena un effondrement complet.

On peut ainsi dire qu'au moment de l'émergence de l'Islam, la péninsule arabique consiste en des clans unifiés en tribus pour former des blocs capables de se maintenir dans une situation précaire, alors que les territoires consistent principalement en un lieu de passage pour les échanges entre les Indes d'un côté, l'empire perse et l'empire byzantin de l'autre.

La situation ne pouvait se maintenir indéfiniment de par l'expansionnisme perse byzantin. L'Islam est ainsi né en unifiant les Arabes divisés dans le cadre d'une péninsule fonctionnant par le commerce et exigeant des normes juridiques strictes et stables... en se distinguant tant du christianisme byzantin que du zoroastrisme perse. Il fallait une affirmation idéologique unificatrice et permettant de s'opposer en « bloc » à deux autres blocs.

Le Coran, malgré l'affirmation de sa nature universelle et surtout « incréé », aussi éternel que Dieu, ne s'adresse dans le fait qu'aux Arabes et ne traite que de la réalité de la péninsule arabique, avec ses animaux, son environnement naturel, sa géographie, etc. Pour reprendre ce qu'on lit dans la sourate *La consultation* :

« Et c'est ainsi que Nous t'avons révélé un Coran arabe, afin que tu avertisses la Mère des cités (la Mecque) et ses alentours et que tu avertisses du Jour du rassemblement, - sur lequel il n'y a pas de doute - Un groupe au Paradis et un groupe dans la fournaise ardente. »

Le Coran est arabe pour les Arabes. Cependant, l'unification arabe va démolir ce simple cadre.

Les conquêtes arabes aux dépens des empires perse et byzantin

Il est évident que l'affirmation unitaire des Arabes – concernant autour de 300 000 personnes – impliquait des capacités militaires démultipliées par la centralisation. De par les mœurs prévalant jusque-là, cela ne pouvait aboutir qu'au lancement immédiat de guerres de conquête de la part de tribus habituées aux razzias.

Tel n'était pas le but initial de Mahomet, pour qui la guerre ne devait permettre qu'à la systématisation juridique de la Mecque. Mais ayant besoin d'une dimension militaire pour imposer l'Islam comme idéologie de tous les Arabes, Mahomet dut déployer dans l'Islam une dimension militaire.

Expression d'un compromis des commerçants et marchands avec la caste militaire se formant, on trouve l'Islam deux concepts fondamentaux, d'une importance capitale :

- dār al-Islām, la terre de l'Islam, désigne une zone pacifiée où l'Islam prévaut, c'est-à-dire où le droit prévaut, c'est-à-dire de fait où les commerçants et marchands prévalent ;
- dār al-harb, la terre de la guerre, désigne une zone où l'Islam ne prévaut pas et qui doit par conséquent être la visée de l'expansion de type militaire.

Une telle division reflète parfaitement la nature des deux forces en présence dans l'Islam dès le départ.

Toutefois, dès la mort de Mahomet, il va se dérouler un phénomène qui va bouleverser l'Islam arabe. L'unification arabe a en effet donné un élan tel que ses forces militaires prennent le dessus sur des empires décadents. On passa en fait d'une unification arabe pour résister aux empires à la possibilité de se confronter à ces empires, qui plus est de manière victorieuse.

Ce n'était nullement prévu par Mahomet et ce n'est pas la perspective du Coran, dont l'axe est purement juridique ; on se doute que cela devait révolutionner l'Islam.

De fait, si à la mort de Mahomet en 632 toute la péninsule arabique est conquise par les Arabes musulmans, les conquêtes se poursuivent immédiatement.

De 636 à 642, les Arabes envahirent la moitié de l'empire byzantin et la totalité de l'empire perse, empires qui s'étaient épuisés l'un contre l'autre, alors que quelques années auparavant l'historien byzantin Théophylacte Simocatta pouvait encore les définir comme « les yeux du monde ».

En fait, Khosro II avait réussi à prendre le pouvoir en Perse grâce à un soutien militaire de l'empire byzantin, mais il se retourna contre celui-ci, conquérant la Syrie en 610, Jérusalem en 614, l'Égypte en 616, l'Anatolie jusqu'à Byzance elle-même en 626, pour devoir faire face à une contre-offensive byzantine victorieuse, la guerre durant de 602 à 628 et épuisant les protagonistes.

L'autre facteur est que s'étaient mis en branle des tribus turques venues des monts Altaï, qui furent les alliées des Byzantins contre les Perses et qui passeront dans la foulée dans le camp de l'Islam, rajoutant ainsi aux forces arabes, naturellement entièrement sur le mode garnison militaire – établissement de structures relevant de l'État islamique. En deux siècles et demi, cette confédération des tribus des « Turcs bleus » (le bleu étant la couleur céleste) partirent du nord de la Chine pour s'installer en Anatolie.

On a là une double convergence, puisque les Arabes se démarquent des Byzantins chrétiens et des Perses zoroastriens au moyen d'une religion qui leur est propre et leur permet de faire leur propre « proposition » idéologique, et que ces tribus des « Turcs bleus » émergent eux-mêmes alors que la Chine est alors momentanément en crise.

Si on ajoute aux Turcs des restes de l'empire perse, des chrétiens plus ou moins hérétiques, les Arabes et leur Islam parvinrent à entraîner de véritables masses de gens dans la direction d'une conquête militaire s'associant à une logique de structuration administrative centralisée et stable.

Dans un tel développement, la dimension conquérante l'emportait qualitativement sur la structuration interne ayant comme dynamique la nécessité des commerçants et des marchands de « civiliser » les territoires.

L'élargissement de l'État islamique au-delà des Arabes et ses implications

L'Islam avait réussi à s'imposer dans toute la péninsule arabique, mais son drame historique est que Mahomet décède en 632 au moment où les conquêtes extérieures commencent et se concrétisent par d'importants succès.

Les dirigeants musulmans avaient nommé comme « calife », pour diriger le pouvoir arabo-islamique, Abou Bakr As-Siddiq, un important commerçant mecquois de la tribu Quraych, à laquelle appartenait Mahomet.

En apparence, cela ne posa pas de souci initialement, car Mahomet avait dans le Coran su combiner les exigences juridiques (propres aux commerçants et marchands) avec des principes encadrant la caste militaire s'étant formée.

Mahomet, en tant que chef, avait compris la nécessité de superviser par en haut l'expansion de l'Islam, seul moyen de systématiser le droit auprès de clans et de tribus divisés.

On a ainsi un impôt universel, le *khoms*, présenté comme suit dans le Coran, dans la sourate *Le butin* :

« Sachez (Ô vous les croyants !) que de tout ce que vous gagnez, le cinquième (Khoms) appartient à Allah, au Prophète et à ses proches, aux orphelins, aux pauvres et aux voyageurs (à court d'argent), si vous croyez en Allah et à ce qu'IL a révélé à Notre Serviteur (Mohammad) le Jour du Discernement, le jour où les deux parties se sont rencontrées; et Allah est Puissant sur toute chose. »

A ce cinquième des gains s'ajoute une aumône destinée à la communauté, la *zakat*, présentée dans 80 versets du Coran. Elle s'élève à 2.5 % du chiffre annuel épargné sur les avoirs et les biens, les récoltes, les fonds de commerce, les animaux définis comme bétail. La *zakat* ne touche cependant pas les terrains et les bâtiments, le mobilier, les vêtements, les hypothèques, les bijoux personnels.

On a ici une franche séparation entre la vie personnelle (dans un logement, avec des vêtements, du mobilier, des bijoux) et une activité relevant des échanges, les avoirs étant intégrés comme accumulation de richesse provenant des échanges.

La richesse sociale est clairement sous-entendue comme commerciale et marchande et c'est d'autant plus vrai que l'agriculture était peu développée et nécessitait qui plus est des grandes opérations à partir d'une force centrale. Il y a bien dans l'Islam un sens de la propriété, mais c'est un sens de la propriété commerciale.

Cette propriété commerciale exige un droit et l'islam est l'étape de la systématisation de ce droit. Voilà pourquoi la tradition islamique insiste sur la capacité de Mahomet à faire sortir les Arabes de la *Jahiliyyah*, de l'ignorance. Un moment connu est celui où la Kaaba dut être reconstruite en raison de crues. Naturellement chaque chef de tribu veut remettre la pierre noire à sa place, une dispute s'ensuit mais l'un d'entre eux propose d'écouter la première personne entrant dans la pièce.

C'est bien entendu Mahomet, qui amène un grand tissu, pose la pierre noire dessus, chaque chef tirant un bout du tissu jusqu'au lieu où Mahomet lui-même remet la pierre à sa place.

Seulement voilà, avec les conquêtes hors de la péninsule arabique, on n'a plus simplement des chefs de tribus, mais des peuples entiers, avec des religions polythéistes, chrétiennes, ou encore juifs, zoroastriens, des langues différentes, des mœurs différentes, des traditions particulières, etc.

Le Coran, parfaitement adapté à un environnement arabe pour faire se généraliser la Mecque comme capitale juridico-commerciale, doit désormais répondre à l'élaboration d'un système dans un cadre bien plus large.

Cela amena que des concepts relatifs devinrent absolus. Ce que Mahomet avait mis en place pour des rapports épisodiques et relatifs, ce qui comptant étant la communauté comme système fermé, dut se généraliser pour des sociétés humaines dont les musulmans ne formaient qu'une partie, tout en dominant.

Ainsi, les conquêtes étaient la source de nouvelles richesses, que ce soit par le butin, par l'impôt annuel appelé *jizîa* visant les hommes non musulmans en âge de faire le service militaire, par l'impôt appelé *kharâj* sur les provinces non-musulmanes non-conquises. Ce dernier impôt est très important, car dans la logique de départ, les terrains conquis, tout comme l'eau (en surface et souterraine) relève de la propriété publique.

Mais, de par la systématisation de tels rapports, il y a avec les conquêtes une contradiction acceptée entre un État islamique au service de la communauté musulmane et des rapports intermédiaires sur le long terme avec les populations non musulmanes.

C'est là en opposition avec la démarche même de l'islam, qui se veut un système fermé destiné aux Arabes, puisque le moteur part des exigences des commerçants et des marchands depuis la Mecque, capitale commerciale-religieuse systématisant un cadre juridique.

L'islam se voit dès le départ travaillé par cette contradiction entre un capital commercial unifié dans la péninsule arabique et une caste militaire s'étant formée de par les premières victoires permises par l'unification arabe et en expansion grâce aux victoires.

Le califat, en tant qu'État islamique devant être un système communautaire arabe, un cadre juridique avec une idéologie religieuse justifiant les notions de bien et le mal, est devenu un espace militaire voyant son élargissement comme fin en soi.

Ce qui apparaît à l'origine comme une structure duale, avec d'un côté les commerçants aux commandes dans la péninsule arabique et de l'autre une caste militaire, est devenue un régime s'évertuant à des conquêtes amenuisant dès le départ la dimension arabe du mouvement et rendant secondaire l'aspect commercial interne par rapport aux conquêtes.

L'intégration des tribus turques fut ici décisive pour ce tournant.

L'Islam souffre historiquement du fait que si les conquêtes renforcent en apparence le droit islamique, qui s'étend et qui voit son appareil se renforcer, il le vide de son sens en le désarabisant et en le coupant de la base centrale qu'est la Mecque comme plaque tournante des échanges.

La caste militaire profite d'ailleurs d'une base arrière économique et juridique, ainsi qu'idéologique, pour appuyer et justifier ses entreprises et avoir son propre agenda, et elle réduit toujours plus la Mecque et la péninsule arabe à cette fonction d'outil justificatif.

C'est cela qui explique comment par la suite l'empire ottoman pourra aussi simplement prendre les commandes de l'Islam.

Il n'y avait concrètement que deux options historiques : soit le capital commercial s'élargissait en englobant les nouveaux territoires et parvenait à établir un marché unique de très grande ampleur... ce qu'évidemment les commerçants et les marchands arabes n'avaient nullement la possibilité de faire...

Soit la caste militaire s'appropriait en fin de compte les territoires conquis par des moyens bureaucratiques et autoritaires. C'est ce qui s'est historiquement passé et une démarche par en haut ne pouvait que produire des contradictions en série.

Le troisième calife meurt assassiné en 656 et l'Islam explose en différents courants religieux, un quart de siècle après la mort de Mahomet.

La ville arabe forteresse de la civilisation islamique

Les forces armées musulmanes ont d'elles-mêmes généré des villes, à partir de la garnison militaire, ou bien ont remodelé les villes conquises.

Comme elles sont historiquement le vecteur du droit né pour servir les commerçants et les marchands (de la Mecque), leur perspective s'arrête là et ces villes ne sont pas des havres de paix et de culture, mais des territoires enfermés sur eux-mêmes, eux-mêmes imbriqués dans d'autres territoires fermés sur eux-mêmes.

La ville musulmane c'est une communauté en masse, des commerçants et des marchands, un pouvoir central inatteignable, bureaucratique et militaire.

De l'Atlantique aux Indes, on trouve donc le même modèle :

- les rues sont très étroites, puisque une tradition relevant de Mahomet implique qu'elles fassent sept pieds de large seulement ;
- dans certaines de ces rues, on trouve des commerces en série ;
- les maisons, les palais et les bâtiments publics sont construits autour d'une cour (qui devient intérieur), avec leur façade principale donne sur cette cour ;
- tout est labyrinthique à part au niveau des bâtiments du pouvoir central et des mosquées ;
- il y a des murs défensifs autour de la ville, voire des quartiers eux-mêmes, alors qu'une vaste porte

(al-Bāb) marque l'entrée de la ville.

Ce principe de la cour intérieure est ici la première chose à noter, car cela correspond à la vision du monde de l'Islam originaire. Les clans et les tribus relèvent d'une culture patriarcale, où l'horizon est borné au chef de famille. La cour est ainsi une sorte d'allégorie du monde pour le noyau familial et par le noyau familial.

D'ailleurs, les maisons n'ont qu'un étage – c'est là encore une tradition islamique – et on ne peut pas reconnaître de l'extérieur ni leur forme ni leur disposition. C'est un monde fermé, qui forme par ailleurs de manière très ingénieuse un système de climatisation naturelle par la disposition des pièces et la construction en général.

La ville elle-même est fermée, elle est cerclée de murs de défense. Et les quartiers eux-mêmes sont cerclés de murs, formant chacun une entité séparée, avec souvent une division ethnique voire religieuse. Naturellement, le pouvoir central s'appropriait un quartier bien spécifique particulièrement défendu, dans des villes formant aisément une poudrière.

On notera également, dans cette vision militaire typiquement islamique, le makhzen, l'entrepôt fortifié pour le stockage des aliments pour le cas où ; le mot est à l'origine de celui de magasin en français.

Ce repli général sur une position défensive – de la ville, du quartier, de l'habitation – est le produit du fait que la ville procède de la garnison militaire, et s'appuie sur la base arabe à la Mecque, avec son noyau familial, limité à un horizon patriarcal.

Cela veut dire que le développement culturel collectif est réfuté ; le Coran a tout dit et il n'y a besoin d'aucun ajout, ni de vivifier quelque chose. Ce qui était nécessaire pour Mahomet pour discipliner les Arabes batailleurs devient la systématisation d'un horizon totalement borné.

Il n'y a, de ce fait, dans les villes islamiques ni théâtre, ni stades, ni gymnase, ni forums. Sortir de chez soi, pour un homme, pour une raison purement privée, c'est soit aller dans des bains, correspondant aux thermes romains et étant une institution systématique dans la civilisation islamique... ou bien aller à la mosquée, composée de différentes cours intérieures, pour des prières individuelles, en groupes, ou bien collectives avec beaucoup de monde.

On ne saurait insister assez sur comment cette opposition entre la cour intérieure et les rues étroites reflète toute entière la vision du monde de l'Islam et se retrouve dans chaque aspect urbain.

C'est là l'expression du centralisme musulman due à la formation de la religion par en haut, tant par les commerçants et marchands que par la caste militaire. La vie personnelle est dispersée : on ne fait que passer, c'est passager et d'ailleurs les rues sont désordonnées, établies sans aucun plan. La ville islamique est un véritable labyrinthe.

C'est d'ailleurs de là que vient le sens du mot bazar, pour désigner le désordre. Le bazar, c'est le marché de la ville islamique, et ce marché consiste en des échoppes alignées dans une ou plusieurs rues souvent couvertes. Il y a également des caravansérails, c'est-à-dire des relais pour les caravanes apportant les marchandises.

Par contre, dans la ville portée par l'islam arabe, lorsqu'on est dans lieu public, alors celui-ci est forcément communautaire. Et, on l'aura compris, la vie privée est une vie publique, car il faut se comporter même chez soi selon les codes juridiques de l'islam et on vit d'ailleurs en collectivité, avec un noyau familial élargi.

On a ainsi avec la ville arabo-musulmane une allégorie de la Mecque avec son droit islamique qui exclut les Bédouins et leurs mœurs querelleuses, avec des centres patriarcaux isolés de rues étroites et en pagaille.

Un tel horizon borné ne pouvait cependant tenir sur le long terme sans être rattrapé par des contradictions internes, produisant des tendances, des contre-tendances, etc.

Le dernier Calife abbasside de Bagdad, al-Nāṣir li-dīn Allāh (1180-1225) juste avant la prise de la ville par les Mongols en 1258, a par exemple systématisé une tentative d'organisation de la ville par les confréries typiquement urbaines, les futuwwa, désignées aussi parfois sous cette forme par le terme plus ancien asabiyya. Il s'agit de communautés organisées autour d'un maître, regroupant la jeunesse, dans un démarche initiatique où le membre, le fityan, doit s'engager sous serment à suivre sa vie durant les enseignements et les directives de ses maîtres.

À la base, dans les premiers degrés, un grand niveau de licence est parfois autorisé. Certaines futuwwa permettaient même la mixité, l'ivresse, encourageaient les rixes et l'esprit de défi. Il n'était pas rare même que des non musulmans se joignent à la communauté lui donnant un tour hétérodoxe. Mais d'un autre côté, il fallait s'engager dans des opérations miliciennes d'escortes des marchands, de sécurité lors des foires ou des fêtes et plus généralement de pacification de leur territoire.

A mesure que l'on s'élève dans la futuwwa, l'engagement mystique dans la religion devient plus exigeant. Bien sûr, on a là une des expressions de ce que l'on appelle le « soufisme », mais dans un cadre urbain, qui finit par s'imposer dans la démarche à l'ensemble de la société. La futuwwa dispose de lieux de rassemblement, parfois d'écoles, de mosquées, et une ville est souvent divisée en de multiples futuwwa rivales, mais tenues par une certaine discipline.

Et on notera que plus les conquêtes seront prolongées, avec des scissions dans la centralisation et la formation de directions régionales, plus le style urbain deviendra complexe, approfondi, tourné vers la vie quotidienne, s'éloignant toujours davantage du modèle arabo-musulman initial. C'est le cas dans l'Espagne occupée (al-Andalus), en Perse (notamment avec la merveille qu'est la ville d'Ispahan, « la moitié du monde »), en Inde.

Ibn Tufail et le refus philosophe de la ville arabo-musulmane

Le roman *Hayy Ibn Yaqdhân* (Vivant fils de l'éveillé), écrit à la fin du 12^e siècle par le médecin andalou Ibn Tufail (1110-1185), expose de manière très approfondie la nature de la ville arabo-musulmane, avec une critique radicale du processus de démolition intellectuelle qu'elle implique.

Cet ouvrage eut un très grand retentissement en Europe par la suite, pavant la voie à l'*Utopie* de Thomas More, *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, etc. C'est en effet un conte philosophique, cherchant à montrer une voie pour être authentique, justement contre la ville.

Dans le roman, le personnage principal naît sur une île déserte, sans parents :

« Nos vertueux prédécesseurs rapportent (Dieu soit satisfait d'eux !), qu'il y a une île de l'Inde, située sous l'équateur, dans laquelle l'homme naît sans mère ni père. C'est qu'elle jouit de la température la plus égale et la plus parfaite qui soit à la surface de la terre. »

C'est une gazelle qui prend soin du nouveau né et assure sa survie. On a ici une vision de la Nature bienveillante, tendant à préserver la vie ; bref à une démarche matérialiste, l'auteur combinant par ailleurs son histoire avec des tentatives d'explication des phénomènes naturels.

« Il atteignit l'âge de deux ans, apprit à marcher et fit ses dents.

Il suivait la gazelle, et celle-ci se montrait pour lui pleine de soins et de tendresse- elle le conduisait dans des endroits où se trouvaient des arbres chargés de fruits, lui donnant les fruits tombés de l'arbre, lorsqu'ils étaient doux et murs ; s'ils avaient une enveloppe dure, elle les lui cassait avec ses molaires; dès qu'il revenait au pis, elle lui donnait son lait; dès qu'il avait soif et voulait de l'eau, elle le menait boire ; dès que le soleil l'incommodait, elle le conduisait à l'ombre; dès qu'il avait froid, elle le réchauffait ; dès que la nuit tombait, elle le ramenait à son premier abri (...).

Ils se connaissaient, les animaux et lui, et ils ne se traitaient pas en étrangers. »

La mort de la gazelle est exemplaire de comment Ibn Tufail intègre le matérialisme d'Aristote dans l'expérience de la réalité matérielle :

« Enfin, elle devint vieille et s'affaiblit. Il la conduisit à de gras pâturages, il lui cueillit et lui fit manger de bons fruits.

Mais sa faiblesse et sa maigreur augmentèrent et la mort survint enfin ; tout mouvement et toute action cessèrent totalement. Lorsqu'il la vit en cet état, le jeune garçon fut saisi d'une émotion violente, et peu s'en fallut qu'il ne mourût de douleur (...).

Il avait remarqué que, s'il fermait ses deux yeux, ou leur interceptait la vue au moyen d'un objet [quelconque], il ne voyait plus rien jusqu'au moment où cet obstacle disparaissait ; que si, de même, il se bouchait les oreilles en introduisant un doigt dans chacune d'elles et en l'y maintenant fortement, il n'entendait plus rien jusqu'à ce qu'il eût supprimé cet empêchement ; que s'il se bouchait le nez avec la main, il ne sentait plus aucune odeur tant qu'il ne débouchait pas ses narines. Il en concluait que toutes ces facultés perceptives et actives pouvaient être entravées par certains empêchements, et que si ces empêchements disparaissaient, elles s'exerçaient de nouveau.

Mais après qu'il eût examiné tous les organes externes de la gazelle sans y rencontrer aucun empêchement apparent, se trouvant d'autre part en présence d'un arrêt total, qui, n'affectait point exclusivement tel ou tel organe, l'idée lui vint que la cause en devait être dans un organe invisible, caché dans l'intérieur du corps; que cet organe est indispensable à chacun des organes extérieurs pour l'exercice de sa fonction ; et que si son action est entravée, il en résulte un désordre général et un arrêt total.

Il avait le ferme espoir que s'il découvrait cet organe et le débarrassait de

[l'empêchement] qui lui était survenu, il reviendrait à son état [normal], que l'amélioration éprouvée par lui rejaillirait sur tout l'organisme et que les fonctions reprendraient leur cours. »

L'enfant va plus loin et voyant que la gazelle ne réagissait plus du tout, il tente de l'opérer et l'ouvre pour chercher ce qui ne va pas, ce qui est prétexte à un descriptif des éléments internes du corps. Il finit par comprendre de lui-même qu'il doit enterrer celle qui a servi de mère ; par la suite, il découvre le feu, étudie le corps des animaux y compris au moyen de la vivisection, reflet d'une lecture matérialiste empiriste, élémentaire.

Il se construit une demeure, un entrepôt, il se façonne des habits ; il découvre le principe de la génération et de la corruption des êtres vivants, le principe d'en acte et d'en puissance, les cinq sens ; il s'interroge sur l'astronomie.

Il interprète en fait, évidemment, la réalité à la manière d'Aristote ; il considère que la matière a une forme qui a été établie par une Cause, que chaque chose formée dispose d'une essence l'amenant à être ce qu'elle est, ce qui aboutit au principe du « moteur premier » :

« Il se disait encore : « Si le monde est produit, il a en nécessairement un producteur. Mais ce producteur qui l'a produit, pourquoi l'a-t-il produit à tel moment et non auparavant? Serait-ce parce qu'il lui est survenu du dehors quelque chose de nouveau ? Mais il n'existait rien d'autre que lui.

Ou parce qu'un changement s'est produit en lui-même? Mais alors qu'est-ce qui aurait produit ce changement? »

Il ne cessa de réfléchir à cette question pendant plusieurs années, et [bien] des arguments se présentèrent à son esprit sans que, dans sa pensée, l'une des deux thèses l'emportât sur l'autre (...).

Le monde exige donc un Auteur qui ne soit pas un corps. S'il n'est pas un corps, il ne saurait être atteint par aucun sens, puisque les cinq sens n'atteignent que les corps et ce qui est inséparable des corps.

S'il ne peut être senti, il ne peut pas non plus être imaginé, puisque l'imagination n'est que la représentation des choses senties, en l'absence de ces choses elles-mêmes (...).

Par conséquent, le monde entier tient seulement sa réalité de sa disposition à [recevoir] l'impulsion de ce moteur exempt de matière, de qualités corporelles, de tout ce qui est accessible au sens ou à l'imagination (...).

La matière, dans tout corps, ayant besoin d'une forme, puisqu'elle ne subsiste que par la forme et ne posséderait sans elle aucune réalité, et la forme ne tenant son existence que de cet Auteur, il comprit que toutes les choses qui existent ont besoin, pour exister, de cet auteur, et qu'aucune d'entre elles ne peut subsister que par lui: il est leur cause, et elles sont ses effets. »

Le personnage quitte alors la philosophie d'Aristote au sens strict pour passer dans la philosophie d'Aristote influencée par le néo-platonisme et il tente de fusionner avec cet Auteur de l'univers :

« Il persévéra dans ses efforts pour arriver à l'anéantissement de sa personnalité, à la [complète] absorption dans la vision de [l'Être] Véritable (...).

Parvenu à l'entière absorption, au complet anéantissement de l'individualité, à l'union véritable, il vit que la sphère suprême, au-delà de laquelle il n'y a point de corps, possède une essence exempte de matière, qui n'est pas l'essence de l'Un, du Véritable, qui n'est pas non plus la sphère elle-même, ni quelque chose de différent de l'une et de l'autre, mais qui est comme l'image du soleil reflétée dans un miroir poli: cette image n'est pas le soleil, ni le miroir, ni quelque chose de différent de l'un et de l'autre.

Il vit que l'essence de cette sphère, essence séparée, avait une perfection, une splendeur, une beauté trop grandes pour que la langue puisse les exprimer, trop subtiles pour revêtir la forme de lettres ou de sens.

Il vit qu'elle atteignait au plus haut degré de la volupté, du contentement, de la félicité et de l'allégresse, par la contemplation de l'Essence du Véritable, du Glorieux. »

Alors arrive sur l'île - le personnage principal a quant à lui désormais cinquante ans - un homme cherchant la méditation, ayant compris que la religion (islamique) exigeait, dans cette considération mystico-religieuse, de puiser dans une grande réflexion pour en saisir le sens.

« Dans cette île [voisine de celle où se trouve le personnage] vivaient alors deux hommes de mérite et de bonne volonté : l'un se nommait Açâl et l'autre Salamân.

Ils eurent connaissance de cette secte [= la religion correctement interprétée par un courant particulier] et l'embrassèrent avec ardeur, s'attachant à observer tous ses préceptes et s'astreignant à toutes ses pratiques: c'est dans ce but qu'ils s'étaient liés d'amitié.

Ils cherchaient parfois à comprendre les expressions traditionnelles de cette Loi religieuse relatives à la description du Dieu Grand et Puissant, à ses anges, à la description de la résurrection, des récompenses et des châtiments.

L'un d'eux, Açâl, cherchait davantage à pénétrer au fond des choses, à deviner le sens mystique, il était plus porté à l'interprétation. Salâmân s'attachait davantage au [sens] extérieur, il était plus porté à s'abstenir de l'interprétation, du libre examen et de la spéculation.

Mais l'un et l'autre s'adonnaient avec zèle aux pratiques extérieures, à l'examen de conscience, à la lutte contre les passions. Or il y avait dans cette Loi religieuse des maximes qui engageaient à la retraite, à la solitude, déclarant qu'en elles étaient la délivrance et le salut; il y avait aussi d'autres maximes qui recommandaient la fréquentation et la société des hommes. »

Açâl finit par rencontrer le personnage principal sur l'île ; ils sympathisent. Ayant appris le langage humain, le personnage principal décrit sa vie et à quelle connaissance il a abouti ; Açâl comprend que c'est exactement ce que dit sa propre religion. Il y a deux chemins pour y arriver, car la nature, le monde lui-même, porte la vérité de la religion.

« Il arriva de la sorte à lui enseigner tous les noms, et petit à petit il parvint, en un temps

très court, à le mettre en état de parler. Açâl se mit alors à lui demander des renseignements sur lui, sur l'endroit d'où il était venu dans cette île.

Hayy ben Yaqdhân lui apprit qu'il ignorait qu'elle pouvait être son origine, qu'il ne se connaissait ni père ni mère, sauf la gazelle qui l'avait élevé.

Il le renseigna sur tout ce qui le concernait, et sur les Connaissances qu'il avait progressivement acquises jusqu'au moment où il était parvenu au degré de l'union [avec Dieu].

Lorsqu'il l'eut entendu exposer ces vérités, décrire les essences séparées du monde sensible, instruites de l'essence du Véritable, Puissant et Grand, dépeindre l'essence du Véritable, Très-Haut et Glorieux, avec ses attributs sublimes, lorsqu'il lui eut [entendu] expliquer, autant que faire se pouvait, ce qu'il avait vu, dans cet [état d'] union, des joies de ceux qui sont parvenus à l'union [avec Dieu] et des souffrances de ceux qui en sont séparés [comme] par un voile, Açâl ne douta point que toutes les traditions de sa Loi religieuse relatives à Dieu, Puissant et Grand, à ses anges, à ses livres, à ses envoyés, au jour dernier, à son paradis et au feu de son [enfer], ne fussent des symboles de ce qu'avait vu Hayy ben Yaqdhân.

Les yeux de son cœur s'ouvrirent, le feu de sa pensée s'alluma : il voyait s'établir l'accord de la raison et de la tradition : les voies de l'interprétation s'ouvraient devant lui ; il n'y avait plus dans la Loi divine rien de difficile qu'il ne comprit, rien de fermé qui ne s'ouvrit, rien d'obscur qui ne s'éclaircit. »

Le personnage principal s'étonne pourtant : pourquoi la religion parle-t-elle par paraboles, pourquoi y a-t-il des prescriptions religieuses ? C'est qu'évidemment les gens ne sont pas à la hauteur de la vérité, Ibn Tufail exprimant avec pessimisme le malheur des représentants de la falsafa dans une société arriérée.

« Ce qui le faisait tomber dans cette [illusion], c'est qu'il pensait que tous les hommes étaient doués d'un naturel excellent, d'une intelligence pénétrante, d'une âme ferme.

Il ne connaissait pas l'inertie et l'infirmité de leur esprit, la fausseté de leur jugement, leur inconstance; il ignorait qu'ils sont « comme un [vil] bétail, et même plus éloignés de la bonne voie! » [Coran, Sourate 25, verset 44] »

D'ailleurs, le personnage principal et Açâl parviennent à trouver un bateau pour aller sur l'île d'où vient le second. Salâmân, qui lisait la religion de manière littérale, est même devenu le chef.

C'est une allégorie bien entendu de l'Islam vidé de tout contenu culturel, littéralement primitif, qui prime dans les grands centres urbains où il n'y a aucun espace intellectuel ni culturel.

Forcément, dans un tel cadre, les explications non littérales de la religion, pleines de sagesse, horrifient les gens, qui ne sont tournés que vers l'immédiat, restant hostiles à toute profondeur... et la situation devient dangereuse.

Les deux sages décident alors d'affirmer qu'ils se sont trompés, qu'ils sont en fait pour le respect complet des lois traditionnelles comme il faut, que de toute façon il y a une « catégorie d'homme

moutonnaire et impuissante »... Et ils s'empressent de retourner dans l'île isolée et de pratiquer la méditation pour atteindre Dieu.

L'allégorie du double cheminement religieux / philosophique culmine sur la défaite de la sagesse face à une société arriérée, des êtres humains incapables de s'élever. C'est une véritable expression du dégoût intellectuel des philosophes de la civilisation islamique, qui se tournent vers la science, vers le matérialisme d'Aristote, pour des masses fanatisées autour d'un Islam purement littéral, répétitif, sans aucune profondeur, un code vidé de tout sens.

Le Coran comme romantisme de la Mecque

De par le fait que l'Islam se pose comme un phénomène historiquement urbain, on se doute que le Coran véhicule des éléments en ce sens.

L'Islam présente le Coran comme la parole de Dieu, une parole aussi éternelle que lui. Le Coran serait incréé et d'ailleurs son texte insiste sur cette dimension.

L'œuvre consiste grosso modo en un auto-justificatif de son existence, en une justification de Mahomet comme prophète, en un appel à suivre les préceptes du Coran et de Mahomet sans quoi on subira une vie après la mort dans les flammes de l'enfer.

La dimension monothéiste ressort particulièrement dans un tel cadre, puisque cette affirmation juridico-religieuse a comme objectif de dépasser les dieux locaux des clans et tribus. Le verset suivant reflète assez l'état d'esprit du Coran :

« Qui a fait la terre un lit pour vous, et le ciel un toit, Qui a fait que l'eau descende des nuages, et par cela a produit des fruits pour votre subsistance. Ne donnez pas d'égaux à Allâh sciemment. »

Or, si historiquement l'Islam oppose les commerçants et marchands aux clans et aux tribus, cela signifie qu'on a affaire à une contradiction entre la ville – avec ses règles, ses mœurs policés – et les campagnes – avec leur dispersion, leur séparation, ses bédouins et ses nomades aux pratiques troubles.

Mahomet ne pouvait évidemment pas lire les choses ainsi. Pour lui, matériellement, il y avait la Mecque et ceux qui de manière dispersée formaient des éléments centrifuges, cependant il lisait cela de manière déformée, à travers un discours religieux qu'il est lui-même censé avoir obtenu de Dieu.

La situation se posait pour lui comme l'opposition du un et du multiple – et c'est très exactement ce qu'on a dans le Coran, avec un dieu unique et des êtres humains dispersés devant revenir à lui.

Le Coran ne cesse d'insister sur le caractère unique de Dieu – cette unicité divine est le grand leitmotiv musulman, c'est le *tawhid*, l'unicité complète, avec impossibilité d'associer quoi que ce soit à Dieu.

Et, en même temps, le Coran ne cesse en parallèle de dénoncer des êtres humains comme multiples, dispersés, troubles, inconséquents, etc.

C'est là le reflet direct du rapport entre la Mecque « civilisée » et les bédouins « barbares ».

Le verset suivant du Coran témoigne de cette vision particulièrement négative des êtres humains, qu'on retrouve dans tout le Coran, avec toutefois donc un « centre » indiquant comment se comporter :

« En vérité, Nous avons proposé aux cieux, à la terre et aux montagnes Al Amânah (le Dépôt). Ils ont refusé de le porter et en ont eu peur, alors que l'homme s'en est chargé ; il est vraiment foncièrement injuste et ignorant.»

Il est ici alors une chose très marquante, précisément. Le Coran ne demande jamais d'adhérer à un message *nouveau*, mais toujours de s'amender pour obéir à un message *passé*.

Comment est-ce possible ? Pourquoi appeler à revenir à la vraie religion, si l'Islam était quelque chose de pourtant nouveau ?

La raison est la suivante : Mahomet est un réformateur qui prolonge les efforts de reconnaissance de la Mecque comme lieu sacré et central, ce qui va de pair avec l'exigence d'un droit reconnaissant cette primauté.

Ce faisant, il pose la Mecque comme le lieu historique des Arabes et les Arabes doivent assumer leur passé pour se donner un avenir. Cela implique qu'il ne faut pas établir quelque chose de nouveau, mais systématiser le rôle de la Mecque.

Le Coran se pose en concurrence au judaïsme et au christianisme, prétendant ne pas affirmer un message nouveau mais le rétablir, exactement comme Mahomet dit aux Arabes qu'ils doivent se fonder sur ce que le passé leur a apporté : la Mecque comme centralité.

On a chez Mahomet une unité systématisée : une seule ville, la Mecque, un seul Dieu, Allah, et forcément un seul prophète, lui-même.

Et tout comme Mahomet cherche à rappeler à l'ordre les Arabes par rapport à l'importance de la Mecque dans la péninsule arabe, le Coran rappelle sans cesse à l'ordre les musulmans... comme s'ils existaient déjà, alors que c'est justement le Coran et Mahomet qui inaugurent cette religion !

D'où, naturellement cette absurdité, clairement païenne qui est l'intégration dans l'Islam de la pierre noire de la Kaaba et même des rituels passés où l'on en fait le tour. Rien que cette intégration dans le dispositif religieux islamique montre la continuité de la Mecque comme point de départ et d'arrivée de la vie sociale et religieuse dans la péninsule arabe, l'Islam étant la vision déformée, fantasmagorique, religieuse, de cette centralité *urbaine*.